NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

53 N° 8 1926

Saint Paul écrivain

Jean-Marie AUBRY

p. 579 - 595

https://www.nrt.be/fr/articles/saint-paul-ecrivain-3194

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Saint Paul écrivain

Une étude littéraire sur saint Paul (1), à quoi bon?... Est-ce la paille des mots qui importe? Un chrétien ne doit-il pas, comme le dit Bossuet dans le panégyrique du Saint, « distinguer l'assaisonnement de la nourriture solide » et « au milieu des discours qui plaisent ne juger rien de digne de lui que les enseignements qui édifient ».

Et cependant le discours, l'assaisonnement, la paille retiennent l'attention avec quelque profit.

N'étant ni esprits purs, ni pures pensées, nous ne trouvons à exprimer nos idées que sous le revêtement des mots. La paille qui recouvre le grain fait un seul épi avec lui. Ils participent l'un et l'autre à la même vigueur de la plante. L'assaisonnement rend le solide de la viande appétissant, et la viande y gagne d'être plus assimilable et profitable. Si bien que l'enseignement, pour édifier, requiert que, d'abord, il présente une façon qui le fasse écouter.

Il y mieux. Le mot accompagne l'idée, le mot s'associe à l'idée. Si bien que le mot pénètre avec l'idée, et gagne avec elle droit de cité.

De ce fait, ni l'apologétique, ni l'exégèse ne se peuvent désintéresser du mot : ni l'apologète qui suivra l'influence d'une idée à la trace du mot; ni l'exégète, lequel connaît plus d'un genre littéraire, car il sait qu'un auteur doit être entendu avec le sens que son époque donnait aux vocables.

Faut-il ajouter que la théologie dogmatique ne saurait, non plus, rester indifférente?

D'ailleurs ces lignes ont le désir d'apporter la preuve de cette utilité. Ce n'est point un acte de foi qui est requis. Il manquerait d'objet autorisé. A la connaisance humaine répondent les bonnes raisons. Il n'en manque pas, à ce qu'il semble.

---

(1) On a laissé à ce travail, à quelques mots près, sa forme primitive et le style de conférence.

L'utilité se révèle en effet à qui lit, avec ce désir, les Épîtres de saint Paul.

Lorsque, assis commodément, comme pour la lecture d'un roman, avec quelque quatre heures de loisir devant soi, on parcourt, sans arrêt, le petit recueil paulinien, on passe un bon moment. L'Épître aux Hébreux mise à part, puisque, même authentique, elle est, tous l'accordent, littérairement d'une autre plume, il reste une correspondance « ondoyante et diverse » faite du corps des grandes Épîtres comme de la suite moins dense des petites. C'est sur cet ensemble que porteront les remarques. Et c'est de lui que se tireront les conclusions.

Il révèlera ce que, littérairement, on peut désirer savoir sur l'auteur, sur la composition, sur l'œuvre.

Rassemblant les impressions de cette lecture on pourrait en brosser un tableau. Au centre se détacherait l'auteur : saint Paul à Rome dans les fers. Puis viendrait le plan de son entourage immédiat, les collaborateurs de ses rédactions et de sa composition, ceux qui, avec lui, figurent dans l'adresse d'envoi ou dans les salutations d'adieu, jusqu'à ce Tertius qui, de son propre chef, glisse la mention de sa calligraphie. L'horizon enfin ce serait le monde, l'univers civilisé d'alors : les villes d'Asie, les villes hellènes et la Ville latine, l'occidentale Espagne. A cet horizon bordé d'inconnu vient atteindre, comme des bourdons de nos cathédrales, la voix de Paul, que rien ne couvre, l'écho à jamais prolongé de son œuvre... Mais ce tableau ne sera pas brossé. Il exigerait trop d'hypothèses, de suppositions, de ces travers coutumiers à Renan. Il exigerait plus de traits précis, plus de traits vécus que les documents n'en ont conservé.

Force est donc de se borner à recueillir les données assurées que fournissent les Épîtres et l'Histoire, et, pour la commodité, on groupera ces données et les remarques autour de ces trois chefs : l'auteur, la composition et l'œuvre.

*
* *

La traduction française des Épîtres est parfois difficile ; que dire du latin ? On y lit des versets, plusieurs de rang parfois, qui laissent rêveur sur le sens. Et l'on ne peut qu'en appeler à la langue originale des Épîtres qui, même pour l'*ad Romanos,* fut le grec.

Sans lever toutes les difficultés, et on verra plus bas pourquoi il en subsistera, on peut dire que ce recours au grec marque un terme. Une traduction un peu commentée suffit à en convaincre les profanes. Elle n'exige pas l'appel à une autre langue, à un sémitisme sous-jacent. Et les compétences sont unanimes aujourd'hui à le dire : ce grec n'est pas un décalque. De vocabulaire et d'expression, saint Paul est bien un auteur de langue hellène.

Cet Hébreu fils d'Hébreu — qu'on ne l'oublie pas — était citoyen romain de naissance. Ce disciple du haut enseignement de Gamaliel était Tarsiote et il apprit sa religion dans les Septante. Ce zélote que le Christ, à Damas, pour le convertir, interpella avec condescendance en Araméen national, fut, auprès des gentils et des juiveries dispersées, l'Apôtre qui, pour se faire tout à tous, n'écrivit, deux mots mis à part, qu'en langue grecque. Son nom national, enfin, son nom de Saul, s'est effacé derrière Paul, le nom d'Empire. Ainsi son titre, son enfance et ses fréquentations, l'exercice de son zèle comme son nom, tout prépare à lui trouver un parler grec.

Et cependant on en a douté. Pour ne pas citer de modernes philologues (1) qui ont vu partout des hébraismes et des aramaïsmes, retenons seulement le mot d'auteurs anciens : « Barbares ! » appliqué aux Apôtres et que rapporte Théodoret (2).

Barbare, Paul ? Soit, si la koinè n'est pas du grec, si l'atticisme est pris pour norme. Mais doit-on rejeter ainsi le grec parlé et restreindre les modèles ?

Le grec de Paul est celui du langage courant, appliqué

(1) BLASS.
(2) P. G. t. 83, c. 784.

à une religion nouvelle à la fois et traditionnelle. Et ceci dit d'un mot sa valeur et en quelques mots ceci explique ses particularités.

Par son vocabulaire comme par ses expressions, Paul s'accorde avec la langue que, de plus en plus, nous font connaître les papyrus égyptiens. C'est le langage du milieu et du temps. Langage qui n'est pas spécifiquement celui de la Dispersion. Les auteurs de ces authentiques nous livrent les secrets d'une vie le plus souvent païenne. Et cependant les mêmes mots s'y rencontrent avec les mêmes acceptions. Le grec biblique se trouve de plus en plus de ressemblances avec le grec de tout le monde, et ce genre, qu'on avait voulu tranché, s'efface sensiblement.

Ceci est vrai de la langue de l'Ancien comme du nouveau Testament. Certes à des degrés divers.

Les Apôtres, Paul et Luc exceptés, sont des Galiléens, des juifs du pays, et leur langue s'en ressent. La traduction des Septante, par son littéralisme voulu, imposera à la langue des distorsions fâcheuses et l'ensemble gardera un cachet étranger. Mais cette influence juive est beaucoup moindre qu'on ne l'a cru : elle n'impose de contrainte qu'à certains mots, ἔθνη, εἰδωλον, elle n'atteint que peu d'expressions.

Chez Paul, à part les citations expresses et les emprunts inconscients, tous deux très fréquents, à part ce qui déteint sur lui d'hébraismes par les Septante, d'aramaïsmes par les paroles du Maître, de son propre fonds, rien d'étranger. De tous les grecs scripturaires le sien est le plus véritablement grec.

Pour condamner sa langue, il faut la vouloir mesurer à la règle de l'atticisme. Il faut, par une étrange confusion entre les plans de l'histoire, projeter sur le siècle de Paul ce qui fut vrai plus tard. Au IIIe siècle Athènes fit la loi. Mais au temps de Paul, et encore en 156, dans les écrits d'un Vettius Valens, une langue profane, polie et littéraire existe qui échappe au courant attique et qui maintient, par

exemple, contre le τις, τινές envahissant l'antique εἷς et le populaire ὅσος (1).

Pour condamner sa langue il faut, en outre, apprécier tous les hellénismes à la norme classique. Mais en quel siècle, en quel pays a-t-on jugé de la propriété d'un vocabulaire et des expressions sur l'exemplaire forcément figé, pauvre et épuré, d'une collection d'œuvres choisies. On peut posséder une langue, en avoir le tour et l'esprit sans se plier à copier les livres. Une langue se parle et vit. C'est à l'usage qu'en fait le peuple, aux bons usages des gens instruits qu'elle se mesure, d'une mesure qui change avec le temps qui passe.

Or, précisément, parce qu'il parle à des vivants de son temps et de toutes conditions, c'est cette langue parlée et commune d'alors que saint Paul emploie.

Sa grammaire présente si peu de particularités que les philologues, les grammairiens, les littérateurs ne trouvent guère de remarques à faire : cascades de génitifs, abondance de liaisons, fréquence de l'article neutre devant des prépositions, sa suppression devant quelques mots οὐρανός, κόσμος, devant quelques locutions κατὰ σάρκα, κατὰ πνεῦμα. Et si σπλάγχνα est au féminin dans les Philippiens (2, 1) ce qui serait un solécisme, il est correctement neutre ailleurs (II Cor. 7, 15) (2).

Son vocabulaire a été analysé. On a commencé à le relever. Une étude (de Nägeli) qui a porté sur les cinq premières lettres de l'alphabet a permis de conclure que s'il emploie parfois des mots de la prose attique, ou, à l'inverse, selon le style fleuri, des mots de poètes, c'est que ces mots étaient devenus courants. Mais le plus souvent son vocabulaire, soit par les mots, soit par le sens qu'il leur donne, dépasse l'emploi livresque pour s'accorder avec l'usage parlé (3).

---

(1) WENDLAND, *Die Urchristlichen Literaturformen* dans le Handbuch zum N. T. de Lietzmann, t. I, 1912, p. 353.

(2) FRAT. Théol. de saint Paul. 5e éd., p. 100, 11e éd. t. I, p. 80. sv. GOGUEL, Introduction au Nouveau Testament, t. IV, p. 160-161.

(3) LAGRANGE, Épître aux Romains p. LXVIII.

Cette langue parlée, il ne faudrait pas la confondre avec la langue populaire. Saint Paul n'est pas peuple. S'il a connu le peuple pour l'avoir fréquenté, aimé et converti, le peuple au savoureux parler, et s'il sait être simple et familier dans l'intimité des pastorales, il a connu et fréquenté aussi les gens instruits, et c'est leur langue soutenue que la sienne rappelle dans les passages de doctrine et les grandes Épîtres. Il en possède, avec les nuances exactes, les vocables abstraits, aptes à exprimer les vérités d'une philosophie religieuse. Cette possession a pu faire croire, ce qui n'a rien pour étonner, à la lecture des bons auteurs ; elle rend évidente, à défaut de ces lectures, la fréquentation de ceux qui les avaient faites.

On lui a attribué une correspondance avec Sénèque : l'œuvre est apocryphe. Mais il reste vrai que saint Paul était homme à tenir conversation avec Sénèque, comme il le fit en réalité avec Gallion, le frère de Sénèque, avec le proconsul Sergius Paulus, les procurateurs Félix et Festus, le roi Hérode Agrippa et la reine Bérénice.

Et cette langue, qui est bien du grec authentique, il la maniera avec une aisance, une souplesse qui manifestent la maîtrise qu'il en a.

Aisance et souplesse que trahissent tout d'abord ses néologismes, de sens plus que de mots. Car ce créateur devait parler la langue nouvelle de la loi de grâce. Le monde surnaturel, il l'ouvrait à la Gentilité, il l'offrait agrandi à la Dispersion. Il était des premiers à l'annoncer en langue grecque. Et ce faisant, il devait en façonner des termes. Tâche ardue, toute d'analogies. Nos missionnaires de tous les temps, chez les brahmes (1) et ailleurs, nous disent ce qu'il en coûte. Il y a tantôt à adopter un mot, tantôt à adapter un sens. Ce sera tantôt un mot étranger à colorer des sonorités de la langue, tantôt un mot de la langue à frapper sur un sens nouveau.

Saint Augustin (2) a revendiqué la légitimité des néolo-

(1) Robert de Nobili par exemple.

(2) SERMO, 299, 6.

gismes de mots : « *Salvare et Salvator, non fuerunt haec latina antequam veniret Salvator : quando ad latinos venit, et haec latina fecit.* » Saint Paul a donné la manière des néologismes de sens. Il s'accordait en cela avec les Septante, auxquels d'ailleurs il a emprunté. Si κύριος lui vient d'eux, c'est bien lui qui a élargi l'υἱοθεσία, de l'adoption romaine à la filiation divine adoptive, et le ἁμαρτία d'un manquement aux bienséances à ce manquement aux bienséances divines qu'est le péché (1).

Aisance et souplesse encore, que marquent les passages du ton soutenu au familier, des expressions agrandies pour les hautes pensées au ton modéré des choses ordinaires. Langue mouvante et adaptée, qui se fait ingénieuse jusque dans le détail. Elle se joue au travers des nuances que des préfixes divers apportent à une même racine et son μὴ ὑπερφρονεῖν παρ' ὃ δεῖ φρονεῖν, ἀλλὰ φρονεῖν εἰς τὸ σωφρονεῖν (Rom. XII, 3) pourrait se rendre par un jeu analogue : « Ne pas se surestimer dans l'estime qu'on se doit, mais s'estimer avec plutôt quelque mésestime. » Et cette aisance descend jusqu'à la sobriété du mot propre, don du grand écrivain.

Maîtrise, certes, et que soulignent son caractère et ses procédés de composition.

Quand on songe que cette maîtrise n'est pas étudiée, mais qu'elle jaillit spontanément sous l'impulsion rapide d'un Apôtre qui ne songeait pas à écrire mais à agir, on comprend que certains aient décidé que le grec était pour Paul une langue maternelle, la seconde peut-être, mais parfaitement possédée, moëlle de sa substance, prolongement de lui-même.

* * *

Ce caractère d' « action » de l'auteur introduit en plein dans la composition de l'ouvrage.

Car le but, comme l'occasion de l'écrit, aussi bien que

(1) Huby, Études, 20 janvier 1909, p. 257, sqq.

ses procédés d'élaboration et que l'allure rompue et cahoteuse qu'il prendra, tout s'explique par ce caractère et cette origine d'activité. Impossible de connaître saint Paul écrivain sans s'arrêter à son procédé de composition.

Saint Paul n'écrit que pour agir. Quand une occasion d'apostolat le presse, il supplée au discours par un mot d'écrit. Et c'est encore trop peu dire. S'il avait eu le téléphone il en aurait usé. Il n'écrit pas, il parle. De près il parle à l'intéressé, de loin il parle encore avec lui. Pour lui il dicte ; et c'est encore parler.

Que saint Paul ait eu raison de dicter, plutôt que d'écrire lui-même, qui en disconviendrait? Cela nous vaut, en dépit des siècles, d'entendre toujours sa parole et les inflexions de sa voix. Et l'aubaine valait bien le scribe. Cela aussi lui convenait mieux. La langue, plus que la plume, est instrument d'action. La composition dictée est plus rapide que la composition écrite.

Et ceci amène à la raison véritable de sa dictée, qui se trouve dans les habitudes de l'époque et dans la commodité.

La dictée n'est pas morte : industriels et militaires la connaissent. Elle a toujours vécu : Sainte-Beuve (sauf erreur) et Napoléon, et plus avant saint Canisius, Suarez, saint Thomas d'Aquin l'ont pratiquée. Elle était courante sous Charlemagne, pour Alcuin et Benoît d'Aniane. Marc-Aurèle en exceptait ses lettres intimes, saint Ambroise les lettres soignées. Les deux Pline, Néron et Julien dictent (1). Origène, selon Eusèbe, dicte. Dictent encore Ignace Martyr et, d'après quelques uns, saint Jean. Silvain est le secrétaire de saint Pierre.

C'était donc l'usage ; et la commodité l'explique comme elle l'a maintenu : cette commodité était une quasi nécessité, faite à demi des difficultés matérielles de l'écritoire, à demi des avantages du procédé.

Du temps de saint Paul on écrivait sur papyrus. C'était

(1) Voir d'autres citations dans NORDEN, *Die antike Kunstprosa*, t. II, p. 954 et sv.

un treillis serré de moëlles de roseaux, fortement pressé et encollé. La face des fibres horizontales était polie à l'ivoire. C'était la face de l'écriture. L'autre, rugueuse, servait à l'adresse.

Sur cette surface polie, d'un beau blanc parfois, comme dans la « charta claudia », on écrivait en petites colonnes serrées. Et on ménageait la place.

On la ménageait doublement, en usant et abusant des abréviations, en ne séparant pas les mots, guère les lignes, à peine les colonnes. D'interligne et de marge il ne restait que peu. C'est que le produit était cher. Le papyrus ordinaire s'achetait par rouleau de vingt feuilles ; et deux feuilles, c'est-à-dire deux surfaces, qui représentaient à peu près la surface utile de notre papier timbré (feuille simple) ne se payait guère moins cher que lui : deux drachmes et deux oboles, soit de 1,25 fr. à 1,50 fr. d'avant-guerre. Plus de 8 francs d'aujourd'hui, plus d'un shilling de monnaie anglaise la feuille, simple, de papier écolier!

L'encre de suie et de gomme s'étendait avec le calame ou roseau fendu.

Telle était l'ébauche du papier et du stylographe, lesquels n'avaient pas encore facilité la tâche matérielle (1).

Mais la vraie raison du succès de la dictée est dans ses avantages positifs, avantages d'alors ou avantages de toujours.

Avantages d'alors : car dans sa correspondance d'affaires saint Paul répond parfois à d'autres lettres, ainsi aux Corinthiens. Il s'y réfère donc. Mais conçoit-on ce qu'est ce recours. Il lui fallait retrouver un bout de phrase sur un rouleau de plusieurs feuilles bout à bout. Il y avait l'entremêlement des mots et des colonnes, et plus encore le repliement inévitable du papier trop longtemps enroulé... Deux mains n'y étaient pas de trop. Le plus simple, et c'était la pratique, c'était de tenir le rouleau des deux mains, la droite déroulant d'un bout, la gauche enroulant

(1) MILLIGAN. *S. Paul's Epistle to the Thess.*, 1908, p. 183 et sv.

de l'autre. Dicter lui permettait de garder sous les yeux ce à quoi il faisait réponse.

Autre avantage tout voisin : avantage d'alors et d'aujourd'hui : rien ne vaut pour faire une réponse que d'avoir sous les yeux, en main même, ce à quoi on répond; pour s'exprimer que de n'être distrait, si peu que ce soit, par aucun travail matériel. La liberté d'esprit est plus grande : on domine mieux sa réponse, on voit mieux l'ensemble de ce qu'on veut dire ; sans compter que la pensée, moins ralentie, jaillit plus vive, et suit mieux sa ligne, vers le but. La dictée permet mieux de dire ce que l'on veut dire, sinon de le dire mieux. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à en faire l'expérience ; l'inaccoutumance et la gaucherie du début passées, la dictée est commode.

Il semblera peut-être que ces considérations écartent du sujet. Il n'en n'est rien. Ces détails pittoresques permettent de se rendre compte combien, dans la composition même, l'Apôtre reste homme d'action et combien il marque son œuvre de ce caractère. A s'attarder à des riens, comme sans y toucher, on a énoncé les quelques remarques qui importent et qu'il faut retenir. Si bien qu'il suffira de les rappeler brièvement pour les souligner à l'attention.

L'Apôtre répond, et la lettre à laquelle il répond est dans sa main. Il en relit des passages, et ces passages s'intègrent dans son texte. Des phrases étonneront peut-être. Attention ! elles ne sont pas de lui : il cite. Que son aspect soit chétif? Est-ce bien lui qui le dit? Est-ce même son correspondant corinthien? Celui-ci ne fait-il pas que rapporter des insinuations malveillantes?

L'Apôtre rédige de vive voix, et il s'anime. Son correspondant prend corps. Son adversaire est interpellé. On y reviendra... L'Apôtre parle sa foi, et ceci encore le saisit lui-même ; sa parole se fera lyrique. On le verra... Qu'on remarque, pour le moment, seulement ceci : l'Apôtre parle. Donc il ne corrige pas, ne reprend pas, et parfois n'achève pas... Un μέν n'a pas toujours son δέ correspondant. Une phrase commencée par un relatif s'achèvera sans apodose, sans proposition principale. La parole ne

noue pas toutes les jointures. Fait-on autrement aujourd'hui ? Donc l'Apôtre n'achève pas ses phrases toujours. Il ne reprend pas non plus ; et voilà les anacoluthes des grammairiens, les phrases inachevées ou brisées qui se maintiennent et voilà les suppléments d'incidentes, parenthèses surgies à l'esprit pendant que le roseau trop lent du scribe s'essaie à suivre la dictée. Il ne corrige pas : au plus surcharge-t-il. Bien qu'on puisse se demander où et comment, faute d'interligne et de marges suffisantes ? Mais ceci encore ne peut qu'ajouter aux incidentes, rompre le discours. Et parfois, tels des arbalétriers échelonnés tirant, par dessus la tête les uns des autres, sur une même cible, les incidentes qui se suivent, toutes, en dépit de la distance, visent un seul et même mot et s'y rattachent. Et ceci, avec le manque de reprises et de corrections, explique qu'il y ait des passages que saint Pierre avoue difficiles à entendre, des obscurités, et montre comment saint Paul, finalement, laisse au destinataire intelligent le soin de faire le joint et de comprendre.

* * *

Si bien que l'œuvre jaillit toute chaude ; et le roseau qui la fixe et pour les siècles l'immobilise, ne peut lui enlever ni son mouvement ni sa vie. Comme une statue de Michel-Ange, la prose de Paul garde son âme. Il reste donc, pour achever cette étude, à compléter et à prolonger ce que nous avons déjà dit, en regardant certains aspects de cette œuvre, ou plutôt de cet ouvrage, ou à vrai dire de ce geste qu'est une lettre de l'Apôtre.

Car lettre il y a et ce seul mot dit tout. Il résume ce qui précède : que l'auteur écrit comme l'on parle, que dans la dictée il vise le résultat. Il contient tout ce qui va suivre.

Lettre il y a par le corps et le fond, comme on le verra ; mais, aussi, dès l'abord et au premier regard d'un observateur de surface. L'encadrement, la disposition, les formules sont celles des lettres courantes d'alors.

On a pu en douter tant que seules les correspondances littéraires romaines servaient d'exemple sur le mode pro-

fane. Mais les papyrus ont montré que les cœurs sans afféteries savaient ajouter au cadre trop froid des gens d'esprit. Paul ne fera pas autre chose : il y laissera seulement s'épancher un cœur plus riche par la grâce du Christ.

Un exemple le rendra sensible. Il y a, par bonheur, trois lettres de même thème. C'est, avec l'Épître à Philémon, une lettre de Pline et un papyrus.

Pour encadrer l'expression littéraire et régulière des droits de son amitié à la clémence d'un maître envers un esclave, Pline le Jeune ne trouve que ces mots : *Caius Plinius Sabiniano suo salutem* et à la fin *Vale*. L'adresse, un mot de salut, un mot de congé : quelle glace !... (1) Le papyrus, bien que du IV^e^ siècle garde l'allure des plus anciens manuscrits. Le « pappas », entendez prêtre, d'Hermopolis recommande en quelques mots à la bienveillance du préfet militaire un soldat déserteur. Aux noms de l'adresse sont joints les titres et des paroles d'affection. La famille du préfet n'est pas oubliée. Le vœu final prend la forme d'une prière. Ce mot hâtif (l'auteur s'excuse) a omis quelques-unes des formules coutumières ; il n'a pu se départir, pour autant, du ton sincèrement amical (2).

A ce ton Paul ajoutera encore, comme il gardera, développera même toutes les parties d'usage. Il aura l'adresse, la salutation, l'action de grâces et la prière au début ; puis en queue le rappel et le salut des amis et un dernier souhait religieux. Et sur tout cela comme sur la recommandation qu'il fait de son fils Onésime, de son enfant nouveau-né, se répand, abondante, neuve, riche de raisons et de motifs divins, la charité du Christ (3).

Il ne saurait être question d'en douter, le ton chrétien et la richesse de cœur à part, cette lettre reproduit le modèle du temps.

Et cependant, sur un autre point, et plus sérieux, on

(1) PLINE, *Lettres*. Ep. XI, 21, cité par PRAT, *op. cit.*, 5^e^ éd. t. I, p 100.
(2) MILLIGAN. *Greek papyri (selections from the) Cambridge* (1912) n. 51.
(3) PRAT, *op. cit.*, 11^e^ éd. t. I, p. 73 et sv.

s'est posé la question de savoir si c'étaient vraiment là des lettres.

Le corps même des Épîtres a paru suspect. Songe-t-on aux matières traitées ! Il y a, enfermée dans ces pages, de la théologie et de la plus haute. Jamais un auteur ancien n'aurait risqué ces choses sur la feuille légère qu'emporte le vent. Le livre, le traité, l'essai, reproduits, répandus dans le public eussent été le vêtement de ces pensées. Et la forme épistolaire n'eût été qu'un truchement, commode pour l'expression. Lettres comme celles que nous écrivons chaque jour, ou plutôt épîtres à la Boileau-Despréaux ? Telle fut la question.

Elle a été posée de façon si appuyée par un honorable savant, Deissmann (1), que tous les commentaires la reproduisent. Par bonheur ils ne s'y attardent pas... Tout ce qui a été dit de la composition de l'Apôtre ne permet pas l'hésitation.

Qu'il suffise de répondre à une difficulté : même aux Romains il écrit une lettre. Qu'il y traite un thème général n'y change rien... Les destinataires ne sont en rien fictifs ; et le corps de théologie inséré, comme la portée générale que prend par moments l'enseignement leur sont appropriés. A l'Église mère et maîtresse, qui aura son sang, chez qui il parfera sa mission d'apôtre, il devait, en se présentant, de donner sa doctrine par son centre et par sa moëlle, de remettre le meilleur et l'essentiel du dépôt reçu. C'est rationnel, cela va de soi (2).

Quelque chose est cependant à retenir du doute soulevé. Ceci : que l'absence de recherche littéraire accentue encore le caractère de lettre, sans que ce caractère de lettre empêche de s'élever, par échappées, aux sublimités les plus hautes du dogme.

Pas de recherche en effet dans ces lettres ; ce qui tranche sur les rhéteurs d'alors. Ceux-ci soignaient le style : ils

(1) DEISSMANN, trad. angl. Grieve, *Bible studies*, p. 1 à 61.
(2) LAGRANGE, *op. cit.*, p. XXXIV.

pratiquaient d'autant plus l'art des figures qu'ils n'avaient que ce moyen de relever leur seul fonds d'idées, les lieux communs. En ce sens Bossuet a raison de dire que l'Apôtre rejette les artifices de la rhétorique. Parfois certains viendraient à point, qui manquent. « Idiota » a-t-il dit de lui-même... Il mettait bonnement le mot, la tournure qui lui venait, la métaphore ou la comparaison familière à sa vie de citadin, de prisonnier ou de lutteur (1).

Mais cette franchise ne doit pas donner le change. Si l'Apôtre rejette la recherche, il sait garder l'usage. La langue, il la possède ; et, quand besoin est, pour le bien des âmes, il sait se faire pressant et marquer une pointe. Il piquera l'attention pour se faire écouter. Il jouera des assonances (ἀσυνέτους, ἀσυνθέτους), ce qui fera retenir ses enseignements. Il usera, il abusera presque de l'antithèse pour être clair, et séparer, isoler les notions avant de les fixer... En ce dernier point fut-il juif ou grec ? Peu lui importait. Mais il n'est pas prouvé que le parallélisme de pensée dont il use, autant que du parallélisme de mots, (et tel qu'il en use, hors de l'exégèse) ne soit que sémitique. Démosthène a pratiqué une inclusion qui rappelle celle des psaumes (2). Pourquoi, en ce point, comme en d'autres, l'Apôtre des gentils, pour l'amour de ses Grecs, ne serait-il pas grec ? L'art, s'il le dédaigna, le revendique. Et saint Augustin s'en est fait l'écho.

Il y a davantage. La beauté n'est pas plus confinée dans la phrase qu'elle n'est circonscrite à la Grèce. Saint Paul a pratiqué ces deux beautés : celle de la force dans l'argumentation et celle de l'éloquence tout court. A ce point l'écorce des mots paraît chétive et cède. Les frontières cèdent aussi à la poussée de vie étrangère ou simplement humaine... Le flot intérieur passe.

L'argumentation de ses lettres, à n'en pas douter, est surtout rabbinique, et si elle déconcerte parfois notre

(1) NORDEN, *op. cit.*, t. II, p. 502 et sv.
(2) LAGRANGE, *op. cit.*, p. LI.

logique occidentale, c'est qu'elle emprunte à cette école ses procédés exégétiques. Mais elle n'en est pas moins un peu stoïcienne et tient quelque chose de la diatribè des moralistes... Comme eux Paul mêle la discussion à l'exposition des vérités. Comme eux, il usera de l'interrogation ; et le tutoiement qui affleurera par moments (en place du nous) marquera un désaccord de fond. Comme eux il personnifiera l'abstrait : la Foi par exemple ou la Loi ; il invoquera les exemples des grands et saints personnages ; comme eux il cite librement et par centons ; il use de l'a fortiori et, non des paraboles, mais des comparaisons.

Mais il diffère à la fois des Rabbins et des philosophes par l'esprit et par le cœur. Le littéralisme tuait le juif, la discussion épuisait le Grec. Paul enseignera d'autorité, par la vertu de l'Esprit... Et l'Esprit l'emportant, il oubliera l'adversaire pour ne plus voir que la Vérité et pour la chanter.

Dans ces moments de plénitude, l'expression se simplifie et les mots se gonflent de sens. L'auteur, s'il fut jamais, est résorbé dans l'homme. On ne sait plus si la beauté est dans les choses ou dans les mots. L'éloquence seule s'affirme, le lyrisme. Et l'idéal est atteint qui fait une œuvre classique universelle et éternelle. Platon y doit de rester jeune...

Saint Paul écrira à ses Romains (ad Rom. VIII 35 sq.) « Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim ou la nudité, ou le péril, ou la glaive ? — Selon qu'il est écrit :

« à cause de toi nous sommes mis à mort tout le long du jour »,

« on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie ».

Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs en Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré, que ni mort, ni vie ; ni anges, ni principautés ; ni présent, ni avenir ; ni puissance, ni hauteur, ni profondeur ; ni (aucune) autre chose créée ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, dans le Christ Jésus notre Seigneur. » Ces lignes ne font-

elles pas entendre également à toutes les générations qui passent ce qu'est la charité?...

C'est que le flot coule, la lave de son âme ! Et sans regarder ni à droite, ni à gauche, il va droit devant lui.

Le Père Lagrange a dit que pour comprendre saint Paul, homme et langage, il ne fallait qu'une règle, celle de l'Épître aux Philippiens (III. 13), et ces mots : « ...oubliant ce qui est passé, me tendant de l'avant... » Chez Paul, les mots qu'il dit sont déjà pleins de ce qu'il va dire. Dans une comparaison ample, déjà il ne considère qu'un aspect ; il laissera inachevée une phrase parce que ce qu'il a dit suffit pour qu'il reprenne, en brisant les mots, le fil de sa pensée ; il annoncera un développement et n'y songera plus, ayant, en cours de route, pris quelque autre chemin de traverse... Pour l'entendre et pour le suivre, il faut prendre son allure : se tendre de l'avant, suivre sa piste et ses chemins de chèvres, en laissant tomber bien des choses. Alors, au travers des obscurités on suit mieux sa trace... Ah! C'est qu'il ne perd pas son temps. « *Extendens seipsum.* » Il agit, et ses lettres sont des actes. Il agit en s'oubliant, mais ses lettres le réflètent. Il agit sans songer à écrire, ne désirant, (car il le désire), ne désirant la diffusion de ses missives que pour davantage prêcher le Christ... Et voilà que son style, par la lecture qui sera faite et refaite de ses Épîtres, marquera de son empreinte les siècles chrétiens qui se lèvent.

*
* *

Et voilà que déjà on dépasse l'œuvre pour atteindre à ses résultats. Il est permis de conclure.

Que dire des Épîtres ? Ces écrits, d'un auteur de parler grec, surgis pour les besoins de l'action, en manière d'actes ou de gestes, sont d'authentiques lettres, sans apprêt, mais adaptées au but et puissantes, où s'exprime la personne d'un juif, largement humain et grandi par le christianisme.

Festonnant cette toile, les détails ont été remarqués au passage : langue parlée du temps, teintée de réminiscences des Septante et de néologismes chrétiens ; usage de la

dictée et insertion de citations ; genre épistolaire strict avec ses beautés natives, avec ses anacoluthes, avec ses surcharges de style et de pensée ; et, pénétrant le tout, s'imposant aux fidèles qui naîtront, la poussée en avant vers plus de résultats...

A ces remarques l'histoire et l'apologétique, l'exégèse et le dogme peuvent trouver leur profit.

Pour avoir orienté, guidé la langue chrétienne en deux voies opposées, vers le langage simple d'exposition auprès des fidèles et vers une langue soignée de conquête auprès des païens, ces discours et ces Épîtres entrent dans une histoire de la littérature.

Les qualités de cet écrivain toujours personnel, sa spontanéité s'ajoutant à la cohésion de sa doctrine, assurera l'apologète de la sincérité du docteur et de la compétence du témoin.

L'exégèse et le dogme retiendront le caractère unilatéral de sa pensée et de ses développements. Ce qu'il a voulu dire s'explique par tout son courant de pensée, par le contexte large du but, par le contexte prochain, moins de ce qui précède, parfois, que de ce qui suit. Ils retiendront que des mots pris aux Septante dépassent à l'occasion le sens biblique et que les citations scripturaires, très libres, enferment aussi, sous des expressions d'emprunt un sens tout neuf... Et mille autres détails, dont ceci n'est qu'une amorce.

Ainsi se justifie cette étude : elle signale les diverses utilités du point de vue littéraire.

Il reste cependant, et ce sera le dernier mot, qu'à l'heureux liseur de loisir, qui, après ses heures de lecture, ferme le livre des Épîtres, une présence est toute voisine, et que ce n'est pas celle d'un écrivain. L'homme qui se tient devant lui, c'est le saint Paul de la charité. Mon Dieu quel cœur il a eu, et comme il a su aimer ; comme il y a dépensé le meilleur de ses ferveurs. Un mot reste, qu'il a créé, et qui dit sa vraie beauté : « Ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ », « Dans le Christ Jésus ».

JEAN-MARIE AUBRY, S. J.
Ore Place, Hastings.